

Luigi Lunari

## Au nome du Père

Première représentation à Milan, Teatro I, 1998 (sous le titre *Réveils*)  
Mise en scène de Silvano Piccardi, avec Gianluca Macchelli et Paola Della Pasqua

**Traduit** en français, anglais, allemand, japonais, néerlandais, russe, bulgare et turc.

### **Joué notamment à:**

Winterthur (Suisse), 1999, mise en scène de Michel Bosshard, avec Barbara Lehner et Peter Kner.

Tokyo (Japon), Setagaya Public Théâtre, février 2002, mise en scène de Makoto Satoh, avec Tomoko Mariya et Akira Shirai.

New-York, Beckett Theatre, octobre 2003, mise en scène de Stephen Jobs, avec Mica Bagnasco et John Wojda.

Mantoue, Teatro di Palazzo d'Arco, juin 2005, mise en scène de Aldo Signoretti, avec Francesca Caprari et Claudio Soldà.

### **Publié:**

en italien, dans Sipario, Milan, novembre 2000

en japonais, dans Teatro, Tokyo, mars 2002 (traduction de Michio Mizoguchi)

en allemand, c/o Felix-Bloch-Erben (traduction de Alfred Bergmann)

## Synopsis

Deux jeunes gens se trouvent dans un lieu mystérieux qui se révèle vite être une sorte de purgatoire. Là, ils doivent se libérer de leurs dramatiques souvenirs pour aborder la paix éternelle qu'ils méritent. Rosemary et Aldo viennent de milieux diamétralement opposés de la société: elle, fille de Joseph Kennedy (et sœur du président assassiné); lui, fils d'un communiste italien, persécuté politique, exilé en URSS pendant la guerre et également personnage historique puisqu'il s'agit de Palmiro Togliatti. Tous deux ont payé un prix très élevé à la personnalité et aux ambitions de leurs parents qui les ont - pour des raisons différentes - irrémédiablement écrasés. Drame "sentimental" qui finit bien par l'union entre les deux jeunes gens et leur endormissement commun dans la mort: mais qui est riche aussi de significations humaines et, plus largement, politiques.

---

## Critique

Luigi Lunari met bien des fers au feu dans ce "Au nom du père", mais l'idée qui encadre le tout est très simple: un enfant "imparfait" peut faire sortir le pire d'un père, que ce père soit un célèbre capitaliste ou un important leader communiste.

Lunari imagine une sorte de zone thérapeutique "post mortem" et y place deux personnages qui, bien qu'issus de milieux opposés dans la vie réelle, se trouvent avoir beaucoup en commun (...) Dans ce drame souvent très émouvant, les deux personnages sont jetés dans ces limbes avec le devoir de se vider de leur vécu. Lui y est bien disposé, elle est plus fermée. Mais peu à peu, ils se reconnaissent bien des analogies dans leur vie. Peut-être le drame est-il injuste envers les pères; mais il est difficile d'éprouver la moindre sympathie pour eux, tels que les dépeint Lunari: l'un considère sa fille handicapée comme un obstacle à la carrière de ses fils, l'autre est uniquement intéressé à la cause du socialisme.

*(Neil Genzlinger – New-York Times – 29 novembre 2003)*

Les deux protagonistes sont Rosemary, sœur de J. F. Kennedy et fille du tout-puissant Kennedy père, et Aldo Togliatti, fils du révolutionnaire italien. Mais ces informations sont données au public peu à peu, comme une énigme, ce qui rend l'intrigue de plus en plus attirante et intéressante. Quelque chose les contraint à parler de leur vie. Ils découvrent ainsi qu'ils sont semblables, tous deux exclus par leur famille même si l'un est très pauvre et l'autre très riche. Un contraste (...) qui précise bien le thème voulu par l'auteur, celui des enfants écrasés par les ambitions paternelles. A la fin, quand Aldo chante pour Rosemary la seule berceuse que son père lui ait jamais chantée – une "Internationale" transposée en six-huit – je me suis senti profondément ému.

*(Jun Uchiyama – Higeki-Kigeki- "Tragedy-Comedy" n°5, mai 2002)*

Au début, rencontre entre une jeune fille très agitée et un jeune homme tranquille et pondéré. Chacun parle sa propre langue (elle, peut-être l'anglais, lui, peut-être l'italien), ils ne se comprennent pas et réussissent difficilement à se communiquer leur nom. À ce moment, la porte par laquelle ils sont entrés se ferme avec un bang et, à partir de ce moment, ils parlent dans la langue commune des spectateurs. Une très bonne idée, très intelligente, seulement comparable à la scène initiale de "Rosencrantz et Guildenstern sont morts", quand les "pile ou face" entre les deux donnent toujours le même résultat.

*(Osamu Komori – Cheigiutsu Scincio, n°4, avril 2002)*

Le texte est plein d'implications amusantes, malgré le contexte tragique ; par exemple, lorsque Rosemary et Aldo discutent pour établir lequel de leurs pères a été le plus grand et lequel des deux mérite la plus grande admiration... La conclusion est réconfortante libérés de leurs souvenirs, ils imaginent même qu'ils ont été un couple, simple, normal, un homme et une femme comme les autres, comme une réponse aux rêves de grandeur et aux projets inhumains de leurs pères.

*(Der Landbote, Zurich, 1999)*

Un dialogue psychanalytico-libératoire serré entre ces deux personnages, qui se rencontrent dans un lieu de l'âme imprécis, presque une salle d'attente vers un hypothétique au-delà.

Une «comédie sentimentale» - comme l'a définie l'auteur lui-même - qui se dévoile peu à peu, mot après mot, dans un crescendo émotif qui passe de la réticence initiale des deux personnages à se raconter jusqu'à la reconnaissance de leur égalité dans la douleur et à la catharsis finale idéale qui fait que tout se résout en révélant les ombres d'un passé plein d'angoisse.

*(La Gazzetta di Parma, 15 décembre 2002)*

Lunari aborde le sujet sur un ton léger, l'alimentant d'implications comiques, et recherchant sous l'horreur, l'humanité la plus pathétique et affectueuse, la plus ouvertement sans défense.

*(Alberto Cattini – La Gazzetta di Mantova, 7 juin 2005)*

### **Note écrite par l'Auteur pour l'édition japonaise de 2002, à Tokyo.**

Une œuvre théâtrale ne devrait pas avoir besoin d'explication. Le spectateur voit le rideau se lever et assiste au déroulement d'une histoire qui doit être tout à fait compréhensible, parce qu'elle contient tout ce qui est nécessaire à la compréhension. Dans «Roméo et Juliette», il n'est pas essentiel que le spectateur connaisse l'histoire de l'Italie du XVI<sup>ème</sup> siècle cela est un «plus» qui pourra lui être utile mais qui n'est pas absolument indispensable.

Avec «Au nom du père», la situation est la même deux jeunes gens se rencontrent dans une sorte d'antichambre de l'éternité. Il est évident qu'ils ont terminé leur vie terrestre, et on comprend peu à peu que, pour gagner ce Repos Eternel que toutes les religions promettent à l'homme, ils doivent de quelque manière se libérer de tout ce qu'ils ont vécu, en se racontant réciproquement leur propre histoire ; comme dans une confession devant un juge, ou un prêtre, ou un psychanalyste. On remarquera quelque chose d'étrange et d'intéressant à la fois les deux héros appartiennent aux deux pôles opposés de l'échelle sociale. Elle est fille d'un homme très puissant, un véritable protagoniste du monde du pouvoir et de l'argent, lui est fils d'un pauvre révolutionnaire longtemps exilé, qui se bat contre ce monde pour imposer une nouvelle égalité entre les hommes. Disons «une capitaliste» et «un communiste», qui sont certainement plus éloignés l'un de l'autre que Roméo et Juliette. On remarquera encore, sans avoir besoin d'information préalable, que les deux jeunes ont quelque chose en commun tous deux ont été «écrasés» par leurs parents. Bien que leurs parents respectifs aient eu des idéaux et des objectifs de vie opposés, tous deux – Aldo et Rosemary – ont été sacrifiés sur l'autel de ces idéaux, tous deux en ont subi lourdement les conséquences, tous deux ont été irrémédiablement des victimes. A mon avis, le message plus important du texte est là le lourd prix que les enfants doivent payer pour les ambitions de leurs pères – qu'elles soient nobles ou banales, idéales ou terrestres, divines ou diaboliques –, ceci souligné et rendu plus écla-

tant par le fait que, pendant leur vie, les deux héros aient été diamétralement éloignés. On remarquera enfin que l'histoire se conclut par un «heureux dénouement», comme dans un gentil film hollywoodien Aldo et Rosemary découvrent qu'ils sont semblables, qu'ils sont faits l'un pour l'autre, comme les deux moitiés de la même pomme.

Tout cela me semble parfaitement évident. On peut observer que Rosemary fait clairement allusion à la famille Kennedy et à son histoire tragique on pourrait donc en déduire qu'une information de départ serait nécessaire. Je réponds: c'est exact, mais les faits auxquels Rosemary fait allusion sont tellement et universellement connus qu'ils ne requièrent du spectateur que ce qu'il sait déjà. Quant à Aldo, c'est différent Aldo a réellement existé, il est le fils d'un leader du Parti Communiste Italien du XXème siècle, Palmiro Togliatti, exilé en Union Soviétique pendant la période nazi-fasciste et qui a été ensuite l'un des protagonistes de la vie italienne et européenne après la guerre et pendant la guerre froide des années 50. Tous les faits cités dans «Au nom du père» sont véridiques ; et il est certes important que l'histoire d'Aldo soit vraie et n'ait pas été «inventée» en opposition polémique à celle de Rosemary. Mais tout cela, je le répète, est un corollaire que le spectateur peut tranquillement ignorer et qui n'ajoute rien à la substance dramatique de l'histoire que je raconte.

*Luigi Lunari*

---